

Ressources de vie en situations de destruction ¹

Jacques ROISIN

A Jorge Barudy

(117) Je remercie Jorge Barudy pour son invitation car les deux questions qu'il m'a posées m'ont permis de renouveler mes réflexions sur le trauma : Quel a été l'impact sur moi d'entendre des victimes de violence, puis-je dire ce qu'une telle expérience m'a apporté ? A quelles ressources de vie suis-je allé puiser pour supporter et animer mon travail ?

La gravité des choses

Il existe toute une gamme de qualités dans l'expérience éprouvée de la vie. Vous connaissez peut-être le poète Toulet qui, dans un très beau poème sur Arles et ses Alyscamps, évoque *la douceur des choses*. Pour ma part je suis depuis longtemps branché sur la profondeur des choses humaines, j'entends par là la résonnance intérieure par laquelle les choses de la vie se répercutent dans les personnes, et (118) c'est bien pour cette raison que j'ai, très jeune, décidé de devenir psychanalyste. Je peux dire que le travail d'écoute et d'aide auprès de victimes d'agressions graves, de viols ou d'abus sexuels dans l'enfance a aiguisé chez moi l'intensité avec laquelle je ressens *la gravité des choses* humaines, j'y ai trouvé l'apport personnel essentiel de mon travail. Pour nourrir ma réflexion sur ce constat, je suis allé regarder l'étymologie du mot « gravité » dans la langue française (découvrir l'étymologie, c'est comme écouter la résonnance intérieure et vivante des mots). « Gravité » est issu du latin « *gravis* » (lourd, pesant) ; « *gravis* » et ses dérivés latins ont produit également : grave, gravide, grief, gravitation et grever. Le *Petit Robert* définit ainsi le mot « gravité » :

1. Ce texte est la réécriture de l'exposé que j'ai présenté le 10 octobre 1996, à l'occasion du 20^e anniversaire de l'asbl Exil, Centre de consultations pour exilés et victimes de tortures, situé au 43, avenue Brugman, à 1060 Bruxelles.

« Qualité d'une personne grave, air, maintien grave ; caractère de ce qui a de l'importance, de ce qui peut entraîner de graves conséquences ; phénomène par lequel un corps est attiré vers le centre de la Terre ; caractère d'un son grave. Gravité a pour antonymes : gaieté, légèreté, bénignité. » « Grave » comporte plusieurs sens. Premièrement, un sens abstrait : « Qui se comporte avec réserve, dignité, qui donne de l'importance aux choses ; qui a de l'importance, du poids ; susceptible de conséquences fâcheuses. » Deuxièmement, un sens concret : « lourd, pesant ; se dit des sons produits par des ondes de faible fréquence ; signe servant à noter le timbre de l'e ouvert (en grammaire). » Troisièmement, en tant qu'adjectif ou adverbe : « lent, majestueux, solennel (en parlant d'un mouvement musical). » Les antonymes du premier sens sont : badin, familier, frivole, futile, bénin ; ceux du deuxième : léger, aigu. « Gravidé » a été formé à partir du latin « *gravidā* » (enceinte), il signifie « qui contient un embryon, un fœtus ». « Grief » a pour sens : « dommage que l'on subit ; sujet, motif de plainte, généralement contre une personne. » « Gravitation », comme « gravité », a été formé via le mot « *gravitas* » (pesanteur : « Force qui entraîne les corps vers le centre de la Terre ; caractère de ce qui paraît lourd, pesant, manque de vivacité ; sensation pénible de poids. Le mot a pour antonymes : légèreté, esprit, rapidité, vivacité »). « Gravitation » reçoit la définition suivante : « phénomène par lequel deux corps quelconques s'attirent avec une force proportionnelle au produit de leur masse et inversement proportionnelle au carré de leur distance. » « Grever » vient d'un autre dérivé de « *gravis* », « *gravare* » (charger : les significations concrètes du mot charger visent les actions de constituer ou poser un poids ainsi que d'emplir une arme pour le tir ; les différents sens abstraits concernent l'action d'accuser ou d'aggraver les défauts ou les chefs d'accusation ; charger signifie également « attaquer avec impétuosité »). « Grever » signifie : « Accabler, affliger ; frapper de charges financières, de servitudes ; ses antonymes sont : affranchir, aider, alléger, assister, (119)décharger, dégrever. »

Toutes ces significations que la langue a essaimées autour du mot « grave » sont en résonance avec les discours et les actes des victimes lorsqu'elles portent dans la plainte, l'accusation ou le silence, le poids subi des heurts de la vie. Car ces actes et ces discours nous rappellent cruellement comme il est vrai que la vie n'est pas légère, que les événements survenus et les actes posés ne restent pas neutres, mais sont susceptibles de conséquences sérieuses sur le destin des uns et des autres.

C'est ainsi qu'un accident peut violemment changer le destin réel et la vie psychique des gens. Il y eut un terrible incendie dans le magasin Innovation à Bruxelles quand j'étais adolescent ; affolées, certaines personnes avaient sauté par les fenêtres des étages, il y eut de nombreux morts... Nous, nous nous amusions à inventer des blagues ayant pour thème l'incendie : « Vous savez que ce sont des hongrois qui ont fait le coup, disions-nous, il paraît qu'au milieu des flammes on entendait crier : "On grille ! On grille !" ». Un jour, j'ai reçu en consultation un jeune homme dont le père était mort dans l'incendie, et ce fait avait brisé le parcours de sa vie comme celui de toute sa famille : le jour du drame, le défilé des problèmes psychologiques, financiers et autres avait fait son entrée cruelle dans la maison familiale.

Lorsque la violence subie émane d'une intention d'agression, le trauma est redoublé. Car c'est la possibilité barbare de l'autre qui se révèle dans une désillusion insoutenable. Alors la victime sera dans une sensibilité exacerbée aux réactions de l'entourage, investi dans un rôle binaire de réparation ou de caution de la barbarie humaine. Alors encore, la propre violence interne de la victime sera intensément mobilisée... Je veux dire que c'est jusque dans le lien même à l'Autre que la détresse creuse son gouffre. Dans l'expérience traumatique, le mot douleur tout à coup prend sa valeur réelle, et déborde dans une sensation de trop de réalité.

Une identification impossible

C'est dans le prolongement de ces considérations que je voudrais vous livrer mes réflexions sur l'impact que l'abord de victimes d'agressions me semble susciter chez l'écouter. J'aborderai cette question par le constat d'un contraste intense, celui qui marque la différence de l'impact suscité, selon que l'aidant écoute un (120)auteur de délits ou une victime d'agression. Les services d'aide aux justiciables ont depuis longtemps l'expérience de l'écoute et de l'aide aux auteurs de délits, ceux-ci vont du simple vol aux brutalités physiques, en passant par le viol, et parfois jusqu'au meurtre. Et pourtant, l'accueil des délinquants peut être chargé de sympathie. Je sais que j'ai assuré moi-même le long suivi d'une jeune femme qui, pendant plusieurs années, avait défié les autorités avec son compagnon : des courses poursuites en véhicules volés, des vols avec défoncement de vitrines à l'aide de voitures, le forçage de barrages routiers... avaient attiré sur eux un surnom emprunté à deux célèbres gangsters, Bonnie and Clyde. Il s'agit de reconnaître ici le transfert particulier que les actions délinquantes provoquent et qui peut colorer de sympathie, voire même d'envie, la neutralité bienveillante de l'écouter. Ce transfert est à interroger, car des scénarios de protestation antisociale et d'existence aventureuse peuvent romantiser et précipiter la mobilisation d'identifications inconscientes (les livres et les films d'action ou d'intrigue policière exploitent ce mécanisme chez les lecteurs et spectateurs, même lorsque ceux-ci sont des représentants de l'ordre). Ce procédé permet d'occulter dans le transfert la place de la gravité des actes, et l'on peut oublier ainsi que les méfaits commis en série sont autant d'effrois et de difficultés à vivre semés sur la route des délits, dans lesquels parfois l'auteur lui-même exorcise ses propres traumatismes. C'est dire que l'auteur de délits et l'écouter conjugent ici leurs efforts dans le déni de l'horreur répétée.

En 1993, les services d'aide aux justiciables reçurent de la Communauté française, qui assure leur subsidiation, l'obligation de se rappeler que le terme de « justiciables » désigne non seulement les prévenus, les détenus et les libérés, mais également les victimes : il s'agissait désormais de s'occuper également d'elles. Souvent les travailleurs sociaux, qui avaient témoigné jusque là de courage et de compétence dans l'abord d'auteurs de délits, se retrouvèrent dans l'insupportabilité d'entendre les demandes et discours des victimes d'actes de violence : ils devaient tout à coup réaliser à leur juste mesure la gravité de l'impact de certains actes délinquants. Cette expérience a causé chez plus d'un une relativisation de la séduction identificatoire et une écoute du vécu

traumatique dans lequel les délinquants sont eux-mêmes souvent empêtrés jusque dans la répétition agie. Je pense ici à un braqueur qui avait vu son complice abattre de sang-froid un homme surpris dans ses occupations quotidiennes. Au moment du fait, le braqueur était bien lui-même dans la scène, mais tout en même temps il la voyait se dérouler hors de lui, dans un autre temps, dans un silence et dans un (121)ralenti inquiétants. Je suis certain que mon expérience préalable d'écoute de personnes traumatisées avait ouvert mes oreilles à entendre le retrait de la réalité traumatique, qui avait produit chez ce sujet le caractère d'étrangeté de la scène, et qui avait surgi en écho chez lui à une série antérieure de dénis du trauma. Dans son cas l'expérience de dédoublement était venue exacerber une attitude de détachement de la vie, dans lequel il fuyait, depuis son jeune, âge un sentiment d'anéantissement, et celui-ci avait aussi précipité son accrochage aux conduites délinquantes de son entourage, apparues comme possibilité de se créer un sentiment d'appartenance à un groupe.

La résistance de plusieurs membres du personnel des services d'aide aux justiciables vis-à-vis des victimes d'actes de violence est révélatrice. Selon leurs dires, les personnes traumatisées suscitent moins de sympathie spontanée, elles induisent chez leurs interlocuteurs un frein à s'intéresser à elles et à se mettre à l'écoute de leurs discours. L'arrêt des activités, la passivité des réactions, la fin des espoirs et des projets, si habituels chez ces personnes, incarnent quelque chose au-delà des scénarios qui, ailleurs, dans le contact avec des personnes délinquantes, permettent des identifications romantisées. Ici, c'est le spectacle dépressif de l'être humain dont la vie semble s'être arrêtée, qui s'impose aux yeux des écoutants et les pousse à se détourner, car nul ne peut s'identifier à un être qui incarne la mort.

Trois transferts à l'écoute des traumatisés

Il est vrai que ceux qui passent outre leur mouvement de recul, voire de répulsion, vis-à-vis des personnes traumatisées, et entament avec elles un travail d'écoute, entrent souvent dans des transferts difficilement supportables. J'en épinglerai trois types parmi les plus courants.

Une psychologue qui avait reçu une personne violée était devenue obsédée par l'idée suivante : « C'était à six heures du soir, en se dirigeant dans un parking vers sa voiture ; mais moi aussi je traverse des parkings le soir... », et la possibilité de réalité du viol était devenue à ce point présente à son esprit qu'elle avait développé une insécurité profonde devant la vie. Nous sommes ici devant un cas de figure de transfert habituel chez les personnes s'occupant de victimes de violences. On peut en décomposer le surgissement en deux temps, dont le premier est en fait commun aux trois types de transfert que j'ai choisis de (122)vous présenter, car il s'agit du temps de la « réalisation » (entendue comme perception de l'existence réelle et pas seulement fantasmatique) de la barbarie et de son impact traumatique sur les personnes. La réalisation qui accompagne la rencontre de personnes traumatisées détruit, souvent définitivement, le mirage d'invulnérabilité que nous avons tous toujours tendance à produire et qui procède d'un déni commun : celui qui nous permet de vivre sans penser à

l'existence réelle des dangers d'agression sous toutes ses formes dont personne n'est à l'abri, et que l'on peut voir épinglé caricaturalement dans le slogan « ça n'arrive qu'aux autres ». Ce gain de lucidité pénible est, dirais-je, le prix à payer par tout qui s'occupe de victimes traumatisées, il est aussi la porte ouverte sur les transferts insoutenables ; l'exemple que je vous ai donné en illustre la forme la plus courante qui consiste à *partager l'insécurité des victimes*.

Pour introduire une deuxième modalité de transfert, je ferai référence à la réflexion de Adnan Houballah, psychanalyste libanais qui a professé pendant douze ans de guerre civile dans son pays. Toute la population était touchée par la guerre, disait-il, et il proposait de nommer les membres des milices « combattants actifs », et les civils « combattants passifs ». En effet, tandis que les premiers mettent en acte leurs pulsions meurtrières, « les combattants passifs sont la partie de la population la plus vulnérable », affirme-t-il. S'ils sont toujours en fuite, leur imaginaire participe au combat. Cumulant haine, rancœur et désir de vengeance, ils deviennent meurtriers dans leurs fantasmes, et les voilà harcelés de l'intérieur en plus du harcèlement extérieur, sans qu'ils puissent ni réaliser leurs fantasmes meurtriers, ni les confronter à la réalité de l'adversaire. A force d'entendre le vécu des victimes de violences et de réaliser l'existence de la barbarie qui les accable, l'écouter peut lui-même être entraîné dans un vécu de vengeance et dans un désir de répression violente. C'est ainsi que plusieurs personnes s'occupant de victimes ont changé radicalement de discours face à la délinquance. Certaines d'entre elles, qui défendaient auparavant des positions antirépressives, se sont mises à tenir des discours hyperrépressifs accompagnés de pensées violentes à l'égard des délinquants, telles que « qu'on les pend » ou encore « qu'on leur fasse subir ce qu'ils ont fait subir à leurs victimes ! » On peut dire qu'à ce stade l'écouter est devenu lui aussi *un combattant passif*. Le renversement de position qui se produit ainsi trouve son modèle extrême dans ce qui arriva à une jeune assistante sociale. Elle s'était prise de compassion pour la cause des pédophiles incarcérés qui l'avaient convaincue de leur immense amour pour les enfants, et elle s'était fait le relais de leurs discours. Mais une de ses amies fut portée(123) disparue. L'arrestation puis les aveux de Marc Dutroux ont révélé que la jeune fille disparue avait été une des victimes du prédateur sadique, et la révélation de cette horreur renversa en haine l'affection de la jeune assistante sociale pour les prisonniers et substitua une culpabilité extrême à l'intérêt qu'elle avait porté aux pédophiles.

Je vous parlerai d'une troisième modalité de transfert en partant d'un autre exemple encore. Une jeune psychothérapeute recevait une femme qui resta longtemps mutique pendant les entretiens. Lorsque la patiente sortit de son silence, elle se mit à raconter des choses horribles : outre les viols répétés de la part de son père, elle avait été louée à des réseaux de pédophiles, dans lesquels son père était entré et où, pensait-elle, il continuait à violer des enfants. Ebranlée, la jeune psychologue manifesta ouvertement son désaccord avec le refus de la patiente de porter plainte contre son père alors qu'il s'agissait de sauver des enfants, et elle émit le projet de la suivre à son insu pour repérer son domicile, voisin de celui du père abuseur. Lors des séances de contrôle, la psychologue en vint à oser exprimer et analyser la haine qu'elle éprouvait à l'égard des victimes. Depuis qu'elle en recevait en grand nombre, elle avait

perdu une innocence dans la vie : son imagination était harcelée par les scènes violentes que les victimes avaient subies et ses nuits étaient peuplées de cauchemars, l'idée horrible que ses enfants auraient pu subir de telles choses avait profondément assombri son humeur. Il m'apparaît certain que c'est le travail de liaison de la haine à la perte d'un confort psychique vital, qui permit à cette personne de devenir une psychothérapeute compétente dans le travail clinique auprès de victimes de violences. L'exemple met en relief une double polarité du transfert, tiraillé entre *une position de sauveur des victimes et les affects sous-jacents de haine* à leur égard, car c'est bien leur situation qui occasionne chez nous la perte d'une tranquillité et d'un certain confort à vivre dans le déni des heurts de l'existence. Souvent la haine vis-à-vis des victimes s'alimente à une source supplémentaire issue, telle une rage narcissique, du constat de notre impuissance à sortir les personnes de leur trauma par la seule force de notre désir de les guérir. Même face aux détresses les plus grandes, le conseil de Freud aux jeunes psychanalystes garde toute sa pertinence : « Débarrassez-vous de votre *furor sanandi* ! »

La mobilisation de mes propres ressources de vie

(124) Il y a quelques années lors d'un colloque à Paris, j'avais présenté aux membres d'une association de parents d'enfants assassinés ou disparus un exposé centré sur le trauma, et j'avais recueilli, en retour, de nombreux témoignages et manifestations de désarroi, de désespoir, de haine. Une des nuits suivantes, des cauchemars avaient envahi mon sommeil de terreurs innommables, et j'en avais confié le fait peu après à un ami psychanalyste. « Mais les cauchemars, c'est du travail psychique ! », me dit-il. Certes, mais il s'agit tout de même de ne pas s'en satisfaire.

J'en viens ainsi à la question des ressources. Nous nous étonnons parfois des capacités psychiques inattendues qui sont mises en oeuvre par des personnes confrontées à des situations extrêmes, et si nous en connaissons qu'un traumatisme a jetées dans la passivité, nous avons tous pu constater que le passage par le trauma a marqué chez d'autres un renouveau de leur vie. Le fait est que devant l'exigence que lui posent les situations nouvelles, le sujet recourt à des potentialités habituellement inutilisées, mais aussi que l'être humain est capable d'inventer. Inventer, c'est imaginer ce qui n'est pas là mais pourrait nous être d'un quelque secours ; inventer, c'est aussi faire avec ce que nous n'avons pas. Il en va de même pour les ressources de travail clinique qui font appel aux capacités psychiques d'élaboration créative. Et ceci vaut pour les analystes autant que pour leurs patients. Entendre, intervenir, penser ce qui peut l'être dans ces expériences de confrontation à l'impensable... le constat est là : seuls ceux qui sont créatifs dans la menée des cures et n'usent pas des théories comme moules prêts à enfermer les discours des patients permettent à ceux-ci des effets de repositionnements véritables. Mais je vais aborder ces questions par le bout qui m'en a été adressé : quelles sont les ressources que je mobilise dans mon propre travail ?

Je peux dire que ces rencontres ont aiguisé chez moi le sens du prix de la vie, le point d'accroc à la vie comme valeur, comme goût, la conviction que la

survie n'est pas la vie : le sens de l'existence n'est-il pas de la vivre (il faudrait distinguer la *survivance* et le *désir de vivre*) ! Que ce goût de la vie réside foncièrement dans le relationnel m'est apparu confirmé par défaut : chez les victimes de violences, c'est dans la logique du relationnel que le goût de vivre a chuté ou les a radicalement quittées, et mon travail est d'interroger le chemin de sa destruction comme celui de sa (re)construction.

Par ailleurs, je constate que je convertis la confrontation à l'horreur en (125) exigence de faire quelque chose, comme si je préférais chaque fois penser qu'un grand travail nous attend, plutôt que me désoler dans une démobilisation inutile. C'est au même « faire quelque chose » que j'invite les personnes traumatisées, car il s'agit bien à minima qu'elles nous autorisent à intervenir et qu'elles fassent quelque chose pour elles-mêmes. C'est pourquoi il m'est arrivé de refuser d'intervenir. Un jour, j'avais reçu l'appel téléphonique d'un membre d'un service d'aide, en visite chez la mère d'un enfant qui, après un temps de disparition inquiétante, avait été retrouvée assassinée. Mon interlocuteur avait sans aucun doute eu raison de se rendre au domicile de cette personne sans y avoir été convié, mais dans la position de travail que j'ai choisie et qui vise une élaboration psychique du trauma, je refusai de faire de même. Et je demandai à mon interlocuteur d'en expliquer la raison à la mère éplorée et ce, malgré que l'on me soulignait sa déficience intellectuelle : « Je ne suis pas le Père Noël. Je veux bien faire quelque chose pour elle, volontiers, j'ai d'ailleurs déjà été en relation avec plusieurs personnes qui ont un enfant disparu ou assassiné. A elle de me demander quelque chose, n'importe quoi mais quelque chose ! Dites lui qu'elle peut venir au téléphone ou me téléphoner quand elle le veut. » Depuis la nouvelle de l'assassinat de sa fille, cette mère vivait à l'écart du monde. Elle rétorqua « ne pas connaître ce monsieur-là ». Mais elle m'appela quelques mois plus tard, et me demanda comment obtenir l'aide d'un avocat alors qu'elle se trouvait sans ressource. Je lui fournis les explications nécessaires, puis je pris des nouvelles d'elle-même et de sa famille. Je lui dis ce que j'avais appris par le service d'aide : ainsi elle vivait entourée de bougies et d'affiches présentant la photographie de sa fille (les avis de recherche), ainsi ses enfants et ses voisins priaient avec elle... Mais elle a donc voulu rejoindre sa fille dans la mort ? Telle était bien mon impression étrange - que je n'hésitai pas à lui communiquer : je parlais à une vivante qui se prenait pour une morte ! (Depuis, lorsque je repense à cette situation, elle me semble mettre en lumière une des positions dans lesquelles les traumatisés nous appellent, celle d'*ambassadeur du monde des vivants au royaume des morts*.) Quelle drôle d'affaire ! lui dis-je, alors que la vie est là, et ses autres enfants, et ses voisins, et quoi d'autre au fait ? Cette femme méfiante me confia alors ressentir tous les services sociaux comme des intrus. Enfin, elle se mit à me parler d'une sensation familière de mort et d'un deuil que je lui qualifiai d'impossible tant qu'elle maintiendrait son projet, qu'elle m'exposait, d'incarner l'envers d'une non-mère.

Je pense aussi que l'espoir intime de chaque intervenant est mis en question (126) dans la confrontation au désarroi extrême. Que d'impuissances à devoir supporter face aux horreurs qu'offre quotidiennement le spectacle du monde ! Mais ici, dans le petit espace de parole qui cadre nos rencontres, nous sommes outillés pour inviter au travail psychique, et l'ambition de notre

intervention dépend des espoirs que nous estimons pouvoir fonder. Il y a sans doute toujours une perspective possible, ne dit-on pas : « Tant qu'il y a vie il y a espoir ! » Jamais je n'oublierai ma deuxième consultation au service d'aide aux victimes, car je recevais une victime de tortures qui m'avait été amenée par sa famille comme un paquet de viande morte et qui ne sortit de son silence qu'en fin de séance : « J'aurais dû être morte ! » La phrase avait été dite à voix basse, mais avec l'intensité nécessaire à ce que je puisse entendre le message qui m'était adressé.

Il arrive aussi que l'espoir tombe au plus bas, chacun trouve à y réagir à sa manière. Pour ma part, c'est dans une phrase percutante que j'ai trouvé le sol contre lequel mon espoir professionnel en chute libre peut rebondir. La phrase reprend une expression populaire en Wallonie, « Y a pas d'avance ! », qui invite à l'acceptation des réalités incontournables et a été érigée en maxime grâce à la complicité d'André Balthasar, de Paul Bury et de Pierre Alechinsky qui déclarent en chœur : « En avant ! Y a pas d'avance ! »

Elaboration créative et mobilisation des ressources de vie

La façon dont nous recourons à nos ressources personnelles fait partie de nos transferts. On peut analyser ses transferts dans une expérience dite « de contrôle ». On peut aussi y rendre compte des cures menées et chercher à théoriser sa pratique. Ce sont deux modes d'élaboration créative corrélative à celle qui se passe chez les patients.

Elaborer, psychanalytiquement parlant, c'est mettre en liaison les représentations inconscientes de désir (dans les cas de faits traumatisants, c'est leur prise de sens inconscient que nous avons à entendre), c'est aussi élever la réalité clinique au niveau de concepts. Exercer ce travail créativement, c'est faire avec ce que l'on n'a pas, avec ce que l'on ne comprend pas, c'est se laisser relancer à partir de ce qu'on ne parvient pas à entendre ou qui nous insupporte. Je sais que, pour ma part, confronté à de l'insupportable, j'ai choisi, comme dans une nécessité, de construire ma propre théorie-question sur le trauma. C'est-à-dire que je me suis laissé réfléchir et élaborer sur des questions cruciales de l'homme et de ce que la (127) psychanalyse peut y apporter comme éclairage. En effet l'écoute de l'impact psychique du viol chez une femme ouvre la question « qu'est-ce que la position féminine ? », puisqu'il se révèle à l'entendement que c'est elle que le viol met au supplice. Ailleurs c'est le « qu'est-ce qu'être enfant ? » qui hurle à nos oreilles, puisque c'est dans son statut d'enfant que la victime d'abus se vit assassinée. Ou encore, c'est le prix de la vie et la fascination pour la mort qui se trouvent mobilisés dans les expériences d'agressions de l'intégrité corporelle, et la question s'impose : quelle place les désirs de vie et de mort, si présents ici, trouvent-ils dans la théorie psychanalytique ? C'est aussi l'existence de la barbarie humaine, non seulement des désirs mais des actes, comme possibilité de l'humanité et comme appelant le renoncement aux pulsions, qui est violemment réveillée, et l'on se surprend à reposer la question : en quoi l'interdit de la barbarie est-il l'interdit fondamental, fondateur de la société humaine ? Tout travail clinique créatif est une réappropriation et un renouvellement de la psychanalyse.

On peut entrevoir, dans ma façon de reformuler les questions, la direction dans laquelle m'a conduit une telle démarche. J'entends au coeur du trauma un travail de déflagration suite à la destruction de ce qui est vital au sujet, qu'il s'agisse de l'enfant aimé dont la séparation par kidnapping ou assassinat est inassimilable, de l'identité féminine que l'expérience du viol semble anéantir, de l'intégrité ou de la vie du corps que l'expérience d'agression violente met en péril, etc. *Le mot mort est là pour nommer le modèle de toute perte dans la réalité, de ce qui est vital pour un sujet, mais la destruction est pire encore que la perte, comme l'agonie est pire que la perception de la mort : crever est plus effroyable que mourir !* Je ne reprendrai pas ici la description précise de mon travail analytique avec les personnes traumatisées. Il s'agit pour moi d'entendre l'expérience de destruction, son impact envoûtant (qui produit les automatismes de répétition où Freud a vu en acte le fonctionnement de la pulsion de mort), sa fuite dans la sortie du corps (comme point ultime où le clivage se fait dédoublement auquel le sujet recourt dans un mouvement de survie). Il s'agit aussi, au-delà de l'entendement, de mettre au travail le positionnement des personnes traumatisées par rapport à la mort et à la barbarie qui se sont présentifiées à elles. Ceci signifie qu'est repris dans une élaboration le cours événementiel et relationnel des heurts qui traversent l'existence d'un sujet, autrement dit que se symbolise le destin des désirs de vivre et de mourir du sujet en lutte avec la pulsion de mort ².

(128) Je reviens ainsi à la question posée par Jorge Barudy qui nomme admirablement un facteur-clé du travail avec les personnes traumatisées, car « mobiliser les ressources de vie » est une opération psychique essentielle pour celui qui lutte entre le désir de vivre et le vertige de l'abandon à la mort. Comment en effet les personnes qui ont vécu une enfance abusée, ou celles qui ont connu l'assassinat d'un proche, ont-elles fait pour survivre, c'est-à-dire pour tenir sans sombrer, et pour vivre, c'est-à-dire pour trouver, malgré le trauma qui les ronge en silence, des satisfactions véritables dans la vie ? Ou, si tel n'est pas le cas, comment pourraient-elles y parvenir ? Le recours de ces personnes à leurs potentialités psychiques, comme son absence, peut être questionné de multiples façons : à travers l'histoire de leur attachement à la vie, dans leur mode de recours primordial à l'Autre, ainsi que par leur propre inventivité.

L'histoire des liens qui attachent les êtres humains à la vie se traduit diversement. J'ai été frappé, dans l'écoute des discours de victimes, par le fait que certaines d'entre elles tenaient une position que j'appellerais « de légitime défense » face aux aléas de la vie. Et il m'arrive de manifester mon étonnement de ne pas en entendre de traces chez certains. Il est question ici du désir, advenu ou non chez ces personnes, de poser des actes pour protéger ou pour défendre leur vie face aux intrusions et agressions diverses qui surviennent dans l'existence. Une telle position de légitime défense ne dépend pas du seul courage du sujet, que tout acte exige, mais également de la valeur intime qu'il attache à sa vie. Le prix que la vie d'un sujet a reçu remonte aux relations les

2 Voir mes articles « Considérations sur le traumatisme », in *Le Bulletin Freudien*, n° 25, Bruxelles, juin 1995, pp. 85-98, et « La traversée du trauma – A propos du trauma comme expérience de mort », à paraître dans un prochain numéro du *Bulletin Freudien*.

plus anciennes qu'il ait connues avec son entourage.

Lors d'une séance de groupe organisée suite à un braquage dans une grande surface, un membre du personnel s'exclama : « De toute façon ma vie, ça n'a jamais eu vraiment de sens parce que je n'ai pas d'importance, je ne vauds rien de toute façon. » Pendant le braquage, l'horreur vécue par cette personne s'était concentrée sur le sort qu'elle imaginait advenir à ses collègues tandis qu'elle-même était cachée dans la réserve d'où elle entendait des cris. Car « mes collègues c'est toute ma famille, ce n'est pas à mes enfants que j'ai pensé, mais à mes collègues », précisa-t-elle. Et elle nous dit sa culpabilité de n'avoir pas été offerte au danger à la place de ses collègues tant aimés. Nous pouvions entendre (129) dans les dires de cette personne, qu'une culture d'entreprise prônant des liens de type familial entre ses membres avait rejoint voire favorisé le déplacement, sur un groupe de collègues, d'un désir réparateur de blessures narcissiques familiales. Ce témoignage rejoint tant de discours entendus et travaillés dans les consultations individuelles, je prendrai l'exemple d'une femme qu'un viol avait jetée dans un abîme noir et qui, après de nombreuses séances, nous a adressé la détresse de ne rien représenter sinon un objet jetable aux yeux d'une mère destructrice. Ces différentes personnes incarnaient ainsi leur variation propre d'un cas de figure typique responsable de leur maintien dans le trauma qu'un événement violent avait produit. Car l'identification au « moins que rien », que les situations d'agression induisent, précipite bien souvent un vécu de trauma lorsqu'elle rencontre, comme une confirmation, la conviction intime du « si peu d'importance d'une misérable existence ».

Mais la possibilité de sortir du trauma dépend également de l'existence interne d'une fonction tierce par rapport à l'état de détresse. Je vise ici l'intériorisation d'une prise de distance que le parent qui a introduit l'enfant à la réalité a pour tâche de transmettre. Je voudrais faire entendre que faire tiers entre l'enfant et ses heurts avec la réalité est autre chose que partager sa souffrance et davantage que le soutenir et le consoler. Un jour une de mes patientes m'énuméra la liste des événements traumatisants importants de sa vie ; elle y inséra le fait qu'un thérapeute s'était effondré en pleurs face à ses récits. Qu'est-ce donc cette expérience d'« avoir eu quelqu'un qui était là » dans les moments de détresse, que beaucoup de ceux qui restent empêtrés dans le trauma affirment n'avoir pas connue ? Le parent du petit enfant en proie à la détresse originaire devant le monde a pour tâche de témoigner à l'enfant de sa possibilité à supporter l'expérience d'anéantissement que les chocs avec la réalité comportent. Aider l'enfant à affronter les heurts et l'expérience d'anéantissement qui les accompagne, c'est y reconnaître un inassimilable qui ne va pas nécessairement l'engloutir, c'est ne pas s'empresse d'y opposer une consolation fusionnelle, c'est ne pas chercher à dénier une impuissance fondamentale vécue comme une destruction que l'enfant a pour tâche de supporter. Le travail psychique qui s'y réalise permet à l'enfant d'intérioriser cette « fonction maternelle symbolisante »³, au sens où, (130) dans la relation primitive mère-enfant, il est question de créer une distance (un creux, une

3 Dans « René Magritte et l'énigme du tableau "Le Thérapeute" » (in *Le Bulletin de l'Association Freudienne Internationale*, Paris, janvier 1999), j'ai centré mes réflexions sur le trauma autour du concept de symbolisation primordiale.

absence, un irréprésentable, une séparation) entre l'enfant et les objets auxquels il se relie, sans laquelle rien jamais ne sera ni représentable (c'est-à-dire élevé au statut de représentation) ni supportable.

C'est ce processus d'intériorisation qui est à reprendre dans le travail avec des personnes traumatisées lorsque le recours à cette fonction interne reste inopérant, voire même ne se produit pas. Ceci se présente lorsque l'enfant a été soumis précocement à des intrusions violentes de la réalité (maltraitance, abus, situation de témoin de scènes familiales violentes) de telle sorte que la présence d'un parent, dans sa fonction d'aide à l'assimilation psychique, ne lui a pas permis de se remettre à vivre après les moments d'anéantissement. Ou encore lorsque la mère n'a pas effectué ce travail psychique, par désir hyperprotecteur ou par démission. Mais il se peut également que l'intervention de la fonction tierce par rapport aux états de détresse ait eu lieu depuis l'enfance et qu'elle se soit trouvée réduite à néant sous l'impact du pouvoir traumatique de certains événements. Souvent lors de ces différents cas de figure, le sujet qui ne peut faire face aux effets d'un événement traumatisant sombre dans le sentiment d'être « laissé en plan », d'être « laissé sur le carreau », dans la sensation d'une solitude immense, si ce n'est dans un état de panique auquel il ne peut même pas donner de nom... Lorsque l'intervention de cette instance psychique est agissante, mais se révèle inefficace à assumer la destruction rencontrée, « reprendre » le processus signifie repartir du travail psychique qui s'y actualise, en tant que source d'où les potentialités du sujet peuvent être exploitées. En effet, qu'elle consiste en une instauration, une restauration ou une exploitation, toute reprise de cette fonction tierce exige du sujet un dépassement de ses capacités habituelles d'intégration, tant il est vrai que l'expérience traumatique peut être nouvelle de par sa gravité, et produire une détresse bien plus profonde que celle du petit enfant aux prises avec les premiers heurts de la réalité (*l'Hilflosigkeit* dont parle Freud).

Le prix donné à la vie et la possibilité d'affronter l'anéantissement ne sont donc pas seulement tributaires des interventions du premier entourage, elles naissent également de l'élan créateur du sujet. Une personne qui avait été confrontée à plusieurs traumatismes familiaux précoces et avait toujours cherché à recourir à ses propres potentialités cachées, répondit à mon étonnement interrogateur : « J'ai beaucoup de vie. » Je veux dire, par le recours à cet exemple, que l'investissement de la vie et la possibilité d'assumer l'anéantissement, qui (131) sous-tendent le désir tenace de vivre, relèvent aussi d'un acte créateur. Il en va de même pour la constitution des valeurs de vie, celles qui sont propres à chacun et sans lesquelles la vie perd son goût : depuis le fait même de vivre, en passant par l'amour, l'amitié, l'éthique, les richesses matérielles, etc. Certes l'acte créateur sera d'autant plus exigeant pour celui qui n'a pas reçu l'amour de la vie ou qui n'a pas été aidé à affronter le trauma : créer des liens d'amour est une tâche des plus créative pour celui qui n'en a pas eu l'expérience dans l'enfance, comme créer du lien maternel avec ses enfants pour celle dont la génitrice n'a désiré que la mort. Il est difficile de théoriser la position de l'analyste qui mobilise la participation créative au travail de la cure chez son patient traumatisé. Il me semble que l'invitation à la création passe dans la façon de tenir le questionnement de telle sorte que la multiplicité de ce

qui est en travail chez nos patients reste toujours ouverte sur la question implicite : « Que peuvent-ils trouver ou construire dans la vie non seulement pour survivre mais pour se remettre à vivre ? » Et il restera toujours vrai que si nous avons à assumer une présence effective auprès de telles personnes - car l'expression « être là » en tant qu'Autre a tout son sens pour les sujets confrontés au trauma - nous avons à nous effacer au moment de l'adhésion de nos patients à vivre et à mourir.

Ainsi, la mobilisation des ressources de vie prolonge judicieusement le travail d'entendement du trauma comme rencontre d'une destruction innommable ainsi que celui du retour des sujets traumatisés sur l'histoire de leurs désirs de vivre et de mourir dans les rencontres passées et présentes avec les heurts de l'existence. Le travail psychique ici en jeu s'effectue selon un trajet particulier, trajet de symbolisation qui, en tant qu'élaboration créative des confrontations multiples aux traumas, mène à la supportabilité de la rencontre avec la destruction et permet la reconstruction psychique. C'est la raison pour laquelle je le nomme « traversée du trauma ».

Dépasser la répétition

En résonance à mes réflexions, une collègue me citait récemment l'expérience vécue par le journaliste Jean-Paul Kaufmann qui fut longtemps détenu par des terroristes au Liban. Tous les matins, me dit-elle, Kaufmann et l'un de ses compagnons de détention se racontaient leurs rêves de la nuit : ce rituel eut-il une incidence sur leur capacité à rester en vie contrairement au troisième compagnon de cellule qui ne participait pas à l'échange de rêves ? Ici le ressourcement (132) consistait à recourir, pour échapper à l'horreur et l'inquiétude quotidiennes, à la production et au récit de doux rêves. Tout autre est l'exemple que je voudrais vous évoquer maintenant. Peut-être ne connaissez-vous pas le jeu qui fait fureur chez les petits enfants de Belgique, qu'ils jouent entre voisins ou dans les cours d'école : les enfants jouent à Marc Dutroux ! Il y faut au moins un petit garçon et deux ou trois petites filles, le garçon cherchant à attraper les filles pour les emprisonner tandis qu'elles essaient, en hurlant, d'échapper au kidnapneur. Ceci m'inspire ma conclusion. Oui, il y a mille et une façons de continuer à vivre quand le climat est d'horreur. Le plus souvent, la chose se réalise dans les relations humaines spontanées et sans que le conscient soit le moteur de la trouvaille. C'est la preuve des potentialités inépuisables de la créativité humaine, et les jeux des enfants montrent qu'on n'échappe pas à la répétition, mais que la réussite est d'arriver à produire, avec de la répétition, de la création. Car rester dans la répétition pure, c'est mourir encore et encore ; vivre, c'est aussi créer.